

COMPTES RENDUS

I. LES FRANÇAIS AU CAMBODGE

Patrick DEVILLE, *Kampuchéa. Roman*, Paris, Seuil, Fiction & Cie, 2011, 255 p.

Oublier ce roman n'est pas un mal. Non point tant parce qu'il glose sans style des bribes de l'histoire du Cambodge depuis l'arrivée des Français dans les années 1860 jusqu'à la tenue du procès des Khmers rouges, qu'en raison du silence qu'il affiche à l'endroit des réalités cambodgiennes. Il n'en dit mot. L'intérêt paradoxal qu'on peut néanmoins lui trouver est d'avoir été encensé par la critique parisienne¹. Il est en cela révélateur du fossé qui sépare une compréhension, même basique, d'un pays lointain et les gens de lettres qui font profession de divertissement culturel.

L'auteur met en scène son voyage dans l'ex-Indochine française à commencer par le Cambodge. Il y vient assister à des audiences du procès de Douch, l'ancien tortionnaire en chef du centre de sécurité Khmer Rouge S-21. Sous ce prétexte, il visite l'ancien Protectorat et se raconte le visitant. Égrenée en 54 petits chapitres, la trame narrative dépeint le voyageur à la traîne des marqueurs historiques de la geste française, ceux qu'il a pu identifier : Mouhot, Garnier, Pavie, Loti, Groslier-père et pour finir le Père Ponchaud. Les autochtones de la région qui l'intéressent sont un peu ceux des livres coloniaux, surtout ceux de l'actualité journalistique d'aujourd'hui : les rois Norodom et Sihanouk, Ho Chi Minh, les Khmers Rouges (Pol Pot, Ieng Sary, Khieu Samphan, Douch), les acteurs du procès, l'écrivain cambodgien Soth Polin. Ceux qu'il nous dit côtoyer peut-être pour certifier qu'il est allé sur place sont Mister Liem, Sunthari, Nali, et d'autres ombres encore. Le premier est son chauffeur, la seconde une partie civile au procès de Douch (la fille de l'ancien recteur de l'université de Phnom Penh, Phung Ton), la troisième une sienne amante, *khmu* du Laos.

¹ Au point d'avoir été élu « meilleur roman français 2011 » par la rédaction du magazine *Lire*.

Roman de l'homme sans qualité du nouveau millénaire, on croit lire en le parcourant la suite logique du diagnostic de Céline sur la littérature du XX^e siècle :

Des écrivains ne m'intéressent que les gens qui ont un *style*, s'ils n'ont pas de style, ils ne m'intéressent pas... alors, les histoires, y'en a plein la rue n'est-ce pas, j'en vois partout des histoires, plein les commissariats, plein les correctionnelles, plein votre vie, tout le monde a une histoire, n'est-ce pas, et mille histoires. [...] C'est rare un style monsieur ! Un style y'en a un, deux, trois par génération ! [...]²

Le temps irréparable ayant produit son effet, même les histoires ont disparu. Reste la mise en scène minimaliste et souvent pathétique d'un apprenti décadent sous les tropiques, transhumant au long cours pour aller paraphraser des dépêches de l'AFP. Du Cambodge, il n'a retenu que Mouhot, Malraux et les Khmers rouges : pesants stéréotypes d'un imaginaire stérilisé, péniblement reliés entre eux par une prose journalistique lassante et quelques grossièretés mal amenées³. N'ayant pas eu l'heur de séjourner durablement dans la région, l'auteur ne peut dépasser la sensibilité d'un fonctionnaire de la Banque Mondiale, en poste pour quelques mois *ici* avant d'être appelé *là-bas*, affectant de *vivre* partout pour n'être en fait nulle part. La différence est formelle, non essentielle : l'un lit *The Economist* et recopie des rapports vides, l'autre dépouille les gazettes littéraires pour obscurcir le Cambodge de références échevelées ou de mythes compassés. Aucun ne voit le pays.

Issu d'une génération d'alphabètes privée des vieilles humanités françaises déjà laminées pour partie dans les années soixante-dix, dépourvu de rapport durable au terrain pour cause de mondialisme gyrovague, il ne restait plus qu'à faire fi des mots de Mus⁴ en prenant sa propre bibliothèque pour un pays. La faute en revient-elle au seul auteur ? S'il dit vrai en présentant complaisamment l'addition de sa dépense à l'ouvrage (trois ans de rédaction, plus de deux cents livres compulsés), cela permet de rappeler qu'il n'existe pas de manuels tels que l'on puisse se familiariser rapidement avec le pays pour en tirer des clés de compréhension utiles. La masse de la littérature

² CÉLINE, Louis-Ferdinand, [in] « En français dans le texte », entretien audiovisuel avec Louis Pauwels, réalisation Yvan Jouannet, 1961, (19 mn), 12'12- 12'41.

³ « Ah ! mais y a les 'merde' ! Grossièretés ! C'est ça qu'attire votre clientèle ! – Oh ! Je vous vois venir ! C'est bien vite dit ! Faut les placer ! Essayez-donc ! Chie pas juste qui veut ! Ça serait trop commode ! » (CÉLINE, L.-F., *Guignol's Band I*, préface).

⁴ « [...] à travailler trop loin de l'objet de ses études on risque de prendre quelquefois une bibliothèque pour l'équivalent d'un pays », v. MUS, Paul, *L'Inde vue de l'Est. Cultes indiens et indigènes au Champa*, Hanoi, Conférence faite au Musée Louis Finot le 30 avril 1934, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1934, p. 5.

scientifique consiste de fait en une myriade d'articles ou de monographies épars, d'une relative technicité et qui plus est contradictoires, matière dense et protéiforme qui n'est pas assimilable sans une longue pratique ; quant aux rares écrits faisant office de synthèse, ils sont souvent dépassés, ou véhiculent des perspectives erronées. D'où les contresens que l'auteur accumule comme on enfiler les perles⁵.

À commencer par le titre du roman, le nom du Cambodge en sanskrit francisé (« Kāmpuchéa » transcrivant *kambujā*), dont l'auteur veut faire accroire qu'il serait caractéristique de la période khmère rouge quand il en est l'appellation savante depuis plus d'un millénaire⁶. Joue ici un transfert métonymique fondé sur l'ignorance, du même ordre que les désastreux « Khmers verts » de la presse française, sensés désigner depuis une dizaine d'années des écologistes radicaux⁷, le mot khmer étant alors entendu comme synonyme de « Khmer rouge » ! Mais la palme revient au fil d'Ariane du livre. Deville fait de la mort d'Henri Mouhot (10 novembre 1861), le pseudo-découvreur d'Angkor, une « année zéro », autrement dit le point de départ du comput chronologique de tous les événements de l'histoire contemporaine abordés par le romancier. Il réussit ce faisant un tour de force. Celui qui consiste, en une seule opération, à faire d'une pierre trois coups. Il remet en selle le mythe éculé du découvreur, Angkor n'ayant bien sûr jamais été oubliée des rois khmers. L'érige en événement fondateur, alors même que son retentissement, pour tout dire nul au Cambodge, n'affecta guère que les chancelleries européennes, et encore de manière ponctuelle⁸. Il constitue enfin cet épisode en précédent téléologique, en quelques sortes annonciateur du drame khmer rouge. Ainsi de Pol Pot : « À Paris, le Khmer humilié songe à la gloire angkoriennne disparue. Il lit Mouhot : 'Il y a peu de nations qui présentent un contraste aussi étonnant que le Cambodge, entre la grandeur de leur passé arrivée au point le plus culminant et l'abjection de leur barbarie actuelle.' Un siècle après Mouhot, il entre dans la forêt-clairière à son tour, puis la jungle » (pp. 68-69). Il serait inutile d'épiloguer. En franchissant la

⁵ Pour une antithèse réalisée par un auteur qui a côtoyé la littérature scientifique, le Cambodge et les Cambodgiens durant une vingtaine d'années avec un résultat des plus heureux, v. DI MANNO, Yves, *La montagne rituelle*, Paris, Flammarion, 1998, 323 p.

⁶ Pour une seconde antithèse en l'espèce un recueil de poèmes fondés sur une relecture des inscriptions en vieux khmer datant de la période ancienne, v. DI MANNO, Yves, *Kambuja. Stèles de l'empire khmer*, Paris, Flammarion, 1992, 201 p.

⁷ Voir, encore récemment : « Gérard Collomb traite les écologistes de 'Khmers verts' », *Le Figaro*, 22 novembre 2011.

⁸ Sur le texte de Mouhot et sa portée, v. NÉPOTE, Jacques, « Avant-Propos », [in] MOUHOT, Henri, *Voyages dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos*, Genève, Olizane, 1999, pp. 5-14.

douane, l'auteur n'a pas daigné quitter le Boulevard Saint-Germain qui, de manière patente, lui habitait l'esprit.

Grégory MIKAELIAN

Frédéric AMAT, *La drôle de vie des expatriés au Cambodge*, Bangkok, Tuk Tuk Editions, mars 2011, 181 p., 10 dollars (préface de Jean-Claude Pomonti).

Cet essai brosse un portrait des expatriés français du Cambodge qui affluent dans ce pays depuis les années 1990. Témoignage sans prétention académique, il prend parfois des raccourcis. L'auteur qui y réside depuis plus de dix ans fait profession de journaliste pour la presse francophone locale et régionale. Ce livre est son troisième, après la publication d'un recueil de photographies commentées sur la jeunesse cambodgienne, puis celle d'un roman ayant pour toile de fond le Cambodge des années quatre-vingt-dix⁹.

Bien qu'insuffisamment renouvelée depuis Cabaton et Groslier-fils, l'étude de la présence européenne au Cambodge est un thème classique des études khmères. Ibériques du XVI^e et du XVII^e siècles, Hollandais du XVII^e siècle et autres missionnaires chrétiens de la période moderne ont souvent fait l'objet d'une attention spécifique. Aventuriers féroces, piètres évangélisateurs ou négociants malheureux ont laissé quelques empreintes dans le vocabulaire, les peintures murales des monastères et les mentalités. L'histoire coloniale et son renouveau apportent, quant à eux, des éclairages de détail sur la communauté française du Protectorat, administrateurs, militaires, seigneurs, négociants, ou missionnaires¹⁰, bien qu'une étude d'ensemble n'ait pas encore été réalisée. On y allait pour gagner plus d'argent qu'en Métropole, dans l'espoir d'une meilleure situation, ou pour répandre la foi, qui dans le dieu des Chrétiens, qui dans ceux de la République, *Lumières* et *Progrès*.

⁹ (Avec KONG, Sothanrith & VINK, John), *Avoir 20 ans à Phnom Penh*, Editions Alternatives, 2000, 96 p. ; (avec DOUSSOT, Pascal), *Un crapaud dans le Mékong*, 2001.

¹⁰ Sur le Cambodge v. MÜLLER, Gregor, *Visions of Grandeur, Tales of Failure. The life Story of Thomas Caraman and the Establishment of French Colonial Rule in Cambodia 1840-1887*, 2001, Ph.D., 325 p. + index et errata. Sur l'Indochine en général, v. TABOULET, Georges, *La Geste française en Indochine, histoire par les textes de la France en Indochine, des origines à 1914*, Paris, A. Maisonneuve, 1955-1956, 2 vol., 425 et 935 p. ; MEYER, Charles, *La vie quotidienne des Français en Indochine 1860-1910*, Paris, Hachette, 1985, 298 p. ; GANTÈS, Gilles (de), « Les Français d'Indochine à l'époque d'Adhémard Leclère », [in] PESSEY LUX, Aude & VANMARQUE, Maïté (éd.), *Le Cambodge d'Adhémard Leclère (1853-1917)*, Verrières, Éditions de l'Étrave, juin 2009, pp. 47-52.

Mais la domination a son revers : des facilités de transport externes, avec le bateau à vapeur, internes, avec l'auto, il résulte que l'ancre est moins fort et l'on ne trouve plus de gens qui font souche comme jadis la petite communauté métissée d'Ibériques qui commence de disparaître lorsqu'arrivent les Français. À côté du prestige de la puissance, le souvenir collectif qu'a laissé ce millier de Français¹¹ est dans l'ensemble assez négatif : ils aimaient les filles vietnamiennes, s'énervaient beaucoup et sentaient mauvais. Après l'Indépendance, de nombreux Français résident au Cambodge, parmi lesquels d'anciens coloniaux, mais aussi une nouvelle génération au titre de divers programmes de coopération et d'assistance, ou pour cause de tourisme plus ou moins hippie, avant que la guerre civile ne les oblige à partir. Les facilités de l'aviation rendent plus volatiles encore ces implantations. Pour qui s'y intéresse, leur histoire reste à faire.

Si certains de ces Français revinrent s'installer au Cambodge dans le sillage de la signature des Accords de Paris (1991), c'est en réalité une nouvelle communauté, hétéroclite, qui se constitue lors de la réouverture du pays. Fonctionnaires des grandes organisations internationales, journalistes, humanitaires, touristes de longue durée, étudiants, aventuriers divers, bandits¹², etc. Elle correspond aussi à une troisième phase historique, celle de la fin du fordisme et de l'entrée dans un turbo-capitalisme entièrement dominé par les marchés financiers, qui délocalisent les productions, achèvent de casser les métiers et prolétarisent les populations occidentales. Avec notamment pour résultat de projeter dans le Tiers-Monde une foule de cols blancs déracinés offrant à qui le veut leurs services – dans le 'développement', la 'culture', la 'communication', c'est-à-dire rien de précis. Le Cambodge, bonne pâte, les a tous accueillis : Français, Américains, Australiens, Néo-zélandais, etc. Cette histoire en train de se faire est pour ainsi dire vierge, si l'on excepte des articles de presse¹³ et une production romanesque, anglophone ou francophone, qui derrière un air de conter le pays

¹¹ 1515 en 1926, cité par l'auteur, p. 18. Sur 90 ans de présence coloniale les Français passés par le Cambodge furent évidemment beaucoup plus nombreux, mais il n'en reste pas moins qu'à l'instant *t* ils n'étaient qu'une petite communauté de résidents. De manière significative, ils sont inexistant dans la littérature romanesque khmère contemporaine, sauf comme entité collective à combattre dans le cadre des luttes anti-coloniales.

¹² On sait qu'une partie du gang des Postiches avait trouvé refuge à Bangkok dans les années quatre-vingt-dix, après le gang des Lyonnais dans les années soixante-dix, reconvertis entre autres choses dans le proxénétisme. Avec la réouverture du Cambodge, Phnom Penh, point de convergence de tous les trafics de la zone, était une destination idéale pour se faire oublier tout en poursuivant quelques activités lucratives officieuses. Une ambiance qui est bien reproduite dans le film de Matt Dillon, *City of Ghosts* (2002).

¹³ Par exemple : DENIEL-LAURENT, Bruno, « Merveilleux Cambodge », *Gonzaï. Seul le détail compte*, n° 267, avril 2008.

relate la geste de ces expatriés du Cambodge de la Reconstruction. En substance, mais il faudrait analyser dans le détail ce corpus, il laisse transparaître une fascination pour l'état de guerre civile encore larvé et le sexe à bas prix.

La manière d'observation participante pratiquée par l'auteur fait qu'il ne traite que des 4000 français expatriés parmi les 10.000 expatriés non asiatiques du Cambodge (p. 181). Sa thèse est qu'ils seraient comparables au petit peuple des colons d'antan non pas tant par leurs grandeurs, à ses yeux absentes, que dans leurs atours décadents. Il l'expose en neuf petits chapitres, dans un style satirique.

Après une dédicace de l'auteur à ses parents, à son éditeur, et à tous les « expat' » concernés par ce livre (p. 7), le préfacier dit la position d'observateur privilégié de Frédéric Amat, « Cambodgien d'adoption » qui connaît le pays pour y faire sa vie tout en ayant conscience d'appartenir à cette communauté de « Barang » qu'il va justement croquer (pp. 8-9). Ni sociologue, ni ethnologue, ce dernier prévient d'emblée qu'il se contente de rendre un vécu tout en s'essayant à le réfléchir sur un mode journalistique et volontiers polémique (« Pourquoi un livre sur les expatriés, pp. 10-13).

Avec les trois premiers chapitres, l'auteur campe le décor. Il commence par mettre à jour les filiations historiques de la communauté française en remontant au Protectorat : les anciens de la coloniale ont souvent transmis à leurs descendants des souvenirs de l'Indochine, d'où l'atavisme de certains candidats à l'expatriation. Des analogies dans les motivations du départ et le mode de vie quotidien autorisent le journaliste à poser que les « expats' » d'aujourd'hui ressemblent fort au petit peuple des colons d'hier (« § I. Le colon père des expats' » (pp. 15-23). Puis vient une première typologie des expatriés. Au départ, se distingue l'expatrié professionnel, employé d'une grande entreprise ou d'une Organisation internationale, nomade de passage mais qui, de plus en plus souvent, décide de se fixer pour rejoindre la seconde catégorie, celle de « l'Opportuniste ». Ce dernier vient chercher au Cambodge les facilités économiques, relationnelles et spirituelles qu'il ne trouve plus dans son environnement socio-professionnel d'origine. Dès lors, et selon sa réaction au nécessaire processus d'adaptation à la vie locale, il ira grossir les troupes de l'un des trois idéaux-types qui se laissent observer : les « Barang-éponge », les « Barang-rejets » et les « Barang-à-mi-chemin ». Le premier correspond au Français qui se laisse aller, déjà décrit dans *Le retour à l'argile* de George Groslier¹⁴, celui qui boit, fréquente les prostituées, et se croit tout permis. Le second est incarné par l'expatrié professionnel qui fait

¹⁴ GROSLIER, George, *Le retour à l'argile*, Paris, Kailash, [1925] 1997, 218 p.

carrière, ne voit rien du pays et ne souhaite pas le voir, bref un simple « soldat de la mondialisation ». Le troisième est le héros de l'histoire, celui qui trouve grâce aux yeux d'Amat. Il critique les Cambodgiens avec objectivité en décrivant les travers de leur société, tout en adoptant des pans entiers de la culture khmère, ce qui passe le cas échant par une union matrimoniale, souvent par la connaissance de la langue, et par celle de l'histoire du pays qui serait sue « parfaitement » (« § II. Cultiver son jardin au cœur d'une jungle sauvage », pp. 25-42).

Cette typologie est ensuite modulée géographiquement : les Barang de Phnom Penh recouvrent une faune hétéroclite, qui émerge le plus souvent dans une ONG ou dans une organisation internationale soutenant des programmes de développement aberrants, quelques chefs d'entreprises, les gens des ambassades, les « femmes de » ; ceux de Sihanouk-ville, sont plutôt « sac à dos », pauvres et décadents (*ganja*, prostituées), à côté de quelques retraités, humanitaires ou commerçants, coupés de la vie phnom-penhoise ; ceux de Siem Reap sont pour la plupart des tenanciers de bars pour touristes ; ceux « du bout du monde » résident dans les villes secondaires moins touristiques, rares humanitaires de terrain côtoyant réellement les populations autochtones, diplômés, cultivés, alertes en khmer, mais pauvres et maladifs (« § III. *Barang* où vis-tu ? », pp. 43-59).

Les deux chapitres suivants illustrent cette typologie. Vivant pour la plupart en vase clos, clients du *Foreign Correspondent's Club of Cambodia*, unanimement critiques à l'endroit des Cambodgiens, ils se divisent sur la question du bienfait qu'ils leur apportent : les humanitaires accusent les gens des entreprises d'être des prédateurs, quand inversement ceux-ci leur reprochent de faire de la misère un fonds de commerce. Le procès des Khmers Rouges qui n'intéresse pas les Cambodgiens (p. 72) trouve ses partisans comme ses détracteurs (« § IV. Un monde étroit en vase clos », pp. 61-74). Les anciens dévisagent les nouveaux arrivés en attendant de voir leur déchéance advenir et leur commerce, souvent un bar, périlcliter. Le personnel de l'ambassade, chambre de projection de ces frustrations, est unanimement décrié pour son inertie, cependant que pour rester dans la litote, il ne pêche effectivement ni par excès de zèle ni par surcroît de moralité (« § V. Rêve de gloire, décadentes réalités », pp. 77-90).

Quatre chapitres inventorient enfin les aléas d'une adaptation chaotique. Peu d'expatriés parlent la langue du pays ; lorsque c'est le cas et s'ils sont présents depuis longtemps, ils n'en restent pas moins des 'Barang' pour lesquels on affiche des tarifs supérieurs aux autochtones (« § VI. Parler le khmer : sur les sentiers de la confusion », pp. 91-102). Avides de plaisirs

charnels, on ne leur concède (et ils ne vont chercher) que des filles de peu, hôtesse de bar, masseuses, serveuses venues trouver pitance à la ville pour nourrir leur famille. Analphabète, ignorante et fermée à la connaissance discursive de sa culture qu'elle vit au quotidien, la jeune paysanne qui cherche à tirer son épingle du jeu est programmée pour causer le malheur du Français ingénu (« § VII. Les couples mixtes : itinéraire d'un drame annoncé », pp. 103-123). Les hommes se rabattent généralement sur la fréquentation ponctuelle de prostituées de bar, chose qu'ils s'autorisent au Cambodge en raison d'un contrôle social relâché et d'un prix moindre – car en France, d'équivalentes beautés tarifées sont inaccessibles aux hommes des classes moyennes ou populaires (« § VIII. Chats de gouttière sur un toit brûlant », pp. 125-137). La boucle est bouclée lorsque faibles de ces expériences, la plupart des expatriés dépeignent avec acrimonie le Khmer, incompréhensible à leurs yeux, en puisant au besoin dans les stéréotypes coloniaux pour étayer leurs observations comportementales : fainéant, sans exacte notion du temps, fuyant les conflits, crédule aux rumeurs, croyant aux fantômes (« § IX. Choc des cultures : la voie de l'intégration », pp. 139-161).

Un « Épilogue » décrit une cérémonie bouddhique à Angkor en illustration de la beauté qu'il est donné à l'expatrié de découvrir s'il s'ouvre à l'altérité (pp. 162-167) ; des « Annexes » présentent une vingtaine de notes explicatives en complément du texte (pp. 168-180) ; des « Remerciements » clôturent l'ouvrage (p.181).

Nonobstant d'évidents rapprochements, la thèse d'une continuité historique¹⁵ entre le colon et l'expatrié est contestable¹⁶, ne serait-ce que parce qu'elle n'est pas toujours servie au mieux par l'auteur. L'angle mort du livre réside notamment dans le sens que revêt la présence de ces étrangers pour une société politique brusquement convertie au libéralisme au sortir d'une guerre civile meurtrière. Dans ces contextes particuliers, l'Européen n'est plus seulement une aide technique (militaire, diplomatique, scientifique), autrefois recherchée par les rois post-angkoriens comme aujourd'hui par les ministres du gouvernement, ni même une simple présence inconvenante à tolérer parce qu'imposée par un rapport de force, hier politique (colonisation), de nos jours économique (mondialisation).

¹⁵ Qui n'est pas nouvelle, v. FRANK, Michel, *En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux*, Paris, Editions Histoires & Anthropologie, 1995, 301 p.

¹⁶ Par exemple, sur les spécificités du commerce sexuel durant la période coloniale, v. MÜLLER, G., « chap. 2. Prostitution and Human Trafficking for Sex in Colonial Cambodia », [in] Pierre LE ROUX, Jean BAFFIE & Gilles BEULLIERS (eds), *The Trade in Human Beings for Sex in Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, 2010, pp. 7-29.

L'Européen sert encore de faire-valoir à toute une petite bourgeoisie sino-khmère qui prospère dans la fonction d'intermédiaire culturel entre lui et le monde cambodgien, plus que jamais hermétique à ces voyageurs, désormais post-modernes. L'époque où les *lançados* du XVI^e siècle finissant épousaient des princesses khmères et gouvernaient les provinces parmi les plus importantes du royaume est bien révolue. Celle durant laquelle un ouvrier-typographe de formation comme Adhémard Leclère pouvait converser avec des paysans, entretenir une sociabilité avec plusieurs gouverneurs de provinces reculées, et converser de cosmogonie khmère avec le patriarche des moines tout autant. C'est pourquoi, et bien qu'on ne puisse lui en faire grief, le propos de l'auteur souffre d'un manque d'ajustement dans l'échelle d'analyse, ballotée entre deux eaux : d'un côté des idéaux-types trop grossiers pour être satisfaisants, de l'autre, des anecdotes satiriques et détaillées qui font obstacles aux perspectives sociologiques.

En revanche, on est en droit de regretter qu'il n'ait pas complété ses observations precluses de morale par une enquête systématique sur l'image des Français telle que perçue par les acteurs constituant leur environnement social d'accueil : des filles de la campagne aux ministres, les Cambodgiens ont eux aussi une opinion morale sur les Barangs, fondée sur une expérience concrète matinée d'une vision du monde qui leur appartient en propre¹⁷. Des approximations accrochent l'œil dont l'une mérite d'être signalée car elle reparaît souvent dans la littérature relative au Cambodge de la Reconstruction : la société cambodgienne ne relève pas d'« un régime matriarcal » (p. 110), en revanche son système de parenté populaire est bien matrilineaire. L'annexe recèle en outre une erreur étonnante : le terme Barang ne date évidemment pas de la période coloniale (p. 168), mais de la présence ibérique, de plusieurs siècles antérieure. Une histoire du mot est d'ailleurs disponible à Phnom Penh sur les étals des livres piratés et vendus à bas prix

¹⁷ Voir par exemple MAM, Somaly, *Le silence de l'innocence*, Paris, Anne Carrière, Document, 2005, 217 p. qui raconte l'expérience d'une jeune paysanne violée, vendue dans un bordel, torturée, puis recueillie par un Français avec lequel elle s'est dévouée depuis lors à la lutte contre le trafic humain des jeunes femmes. Elle relate entre autres choses, comme la peur de coucher avec un blanc (p. 61), ou la croyance en l'assurance qu'aller avec lui apportera la sécurité financière (p. 62), l'exotisme complet du mode de vie français pour une cambodgienne : la promiscuité d'un chien vivant dans la maison, l'exiguïté de l'espace entourant celle-ci, proprement étouffant, le fait que les gens ne terminent pas leur assiette, les bavardages interminables à table, la présence d'enfants mal élevés qui sautent partout, l'absence de fraîcheur des gens au petit matin, l'arrogance des Français travaillant à l'étranger, etc. (pp. 69 ; 73-86 ; 112).

dans les marchés, à destination des expatriés¹⁸. Malgré ces défauts l'ouvrage a le mérite de faire œuvre pionnière en livrant un témoignage vivant.

Grégory MIKAELIAN

II. LE DOLLAR AU CAMBODGE

Jayant MENON, *Cambodia's Persistent Dollarization, Causes and Policy Option*, Manila, Asian Delopment Bank, 2008, In-IV°, 20 p.

Le présent document est un rapport publié en septembre 2008, pour le compte de la Banque Asiatique de Développement (BAD). L'économiste Jayant Menon y analyse les tenants et les aboutissants de la dollarisation de l'économie cambodgienne sur les dix dernières années. L'auteur s'attache à expliquer le lien entre dollarisation et développement, et à proposer diverses options en matière de dédollarisation – réclamée par les donateurs d'aide.

Le portrait que Menon dresse de la décennie 1998-2007 est sans doute très positif d'un strict point de vue quantitatif : le PIB a augmenté de presque 10% par an (5,5% par an *per capita*) ; l'incidence de la pauvreté a décliné de 47% à 35% de la population totale et l'inflation, qui avait atteint 56% à la fin des années 1990, n'est plus que de 3,5% par an. Quant au déficit budgétaire, il a été contenu autour de 5% du PIB. L'économie est pourtant toujours autant dollarisée qu'il y a dix ans, si ce n'est davantage : le dollar représenterait *ca.* 90% de la monnaie en circulation et 97% des dépôts bancaires.

La dollarisation traduit le manque de confiance dans la monnaie nationale, qu'expliquent la fragilité du système monétaire, l'instabilité politique et économique et la faiblesse des cadres juridiques et institutionnels. C'est là que se situent les véritables enjeux de l'économie cambodgienne, et non dans la dédollarisation elle-même.

L'amélioration de la situation économique du Cambodge et l'accélération de la dollarisation ne sont pas antithétiques par nature : la dernière est même la résultante de la première. Les investissements directs étrangers (IDE) ont explosé : 38 millions de dollars cumulés en 1990 ; 1,6 milliard de \$ en 2000 ; 3,5 milliards en 2007, soit des flux cinq fois plus élevés en 2007 que la moyenne de la décennie 1990-2000. On peut y ajouter le développement du

¹⁸ THION, Serge, « The Word *Barang* », dans « Appendices 5 : On Some Cambodian Words », [in] *Watching Cambodia. Ten Paths to Enter the Cambodian Tangle*, Bangkok, White Lotus, 1993, pp. 239-241.

commerce extérieur et l'adhésion à l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC). De fait, l'auteur montre que le volume de riels en circulation reste inchangé, quand le volume de dollars augmente, augmentant d'autant la part du dollar dans la masse monétaire.

Que la dédollarisation n'ait pas encore commencé tient pour J. Menon à deux facteurs : la portée relative des évolutions économiques récentes et le contexte historique propre de la dollarisation au Cambodge.

Si des réformes politiques et économiques ont bien été engagées, il reste beaucoup à accomplir. Malgré des évolutions politiques favorables et un bilan économique positif, le Cambodge est toujours un pays fortement en développement, conjuguant pauvreté et relative instabilité politique, ce qui freine la mise en œuvre d'un système financier, bancaire et monétaire performant, et surtout reposant en partie sur le riel. Pour y parvenir, les banques doivent surmonter trois obstacles : une mauvaise appréhension des risques de crédit et de la situation des emprunteurs, et l'absence de contrat contraignant. Si des institutions bancaires étatiques jouent un rôle majeur, le reste du tissu bancaire est affaibli par des établissements dont la fragilité instille le doute sur le système bancaire dans son ensemble. L'arsenal législatif doit également se renforcer, avec l'adoption de nombreuses lois primordiales, plus une éventuelle loi prévenant le blanchiment.

J. Menon évoque ensuite le second facteur expliquant la persistance de la dollarisation au Cambodge, *l'hysteresis* (ou dépendance temporelle). La destruction de l'appareil économique dans la décennie 1970, puis l'afflux massif de dollars (estimé à 1,7 milliard) durant la période de tutelle des Nations Unies (1991-93), ont favorisé l'émergence et le maintien d'une économie hautement dollarisée. Pour Menon, il faudra donc au moins autant de temps pour que l'économie évolue vers une dédollarisation, et de citer « *Dollarization typically has a long life, generally surviving long after the period of instability that gave rise to the phenomenon* ». Avec le surcroît récent de dollarisation, le processus évoqué ici prendra vraisemblablement un temps encore plus long.

Dans une dernière partie, Menon explore les stratégies et les actions à mettre en œuvre afin d'enclencher un processus de dédollarisation progressive de l'économie cambodgienne, pour ne pas porter un coup fatal à la croissance. Tout d'abord, il rappelle que la dollarisation a effectivement des inconvénients pour les gouvernements des pays concernés, la perte relative d'autonomie financière, la régulation de l'inflation, etc. Si elle présente des avantages, comme une plus grande stabilité des prix ou des taux de change, avantages comme inconvénients sont en fait difficiles à estimer.

Les effets bénéfiques de la dédollarisation forcée restent à démontrer ; des exemples tels que le Laos semblent prouver le contraire.

À l'inverse, une dollarisation officielle ne semble guère réaliste, d'une part parce que le gouvernement cambodgien est fermement déterminé à faire tout le contraire, et surtout parce que l'économie cambodgienne n'est pas suffisamment intégrée à celle des États-Unis pour qu'une telle manœuvre fonctionne. Si un accord entre banques centrales pourrait s'en rapprocher, il laisse toutefois la liberté de dévaluer, tout en préservant le seigneurage du Cambodge (gain conféré à la banque centrale du fait de son monopole en matière d'émission monétaire) ; le problème est que les réserves en riels sont trop faibles pour un tel accord, et qu'il en faudrait trois fois plus. Cette solution est donc impossible pour l'heure.

J. Menon évoque ce qu'il pense être la meilleure voie vers une dédollarisation effective, mais sans effets néfastes majeurs, par des réformes mesurées, ne modifiant pas la situation macro-économique favorable. Une réforme fiscale augmentant l'assiette de l'impôt (payables en riels), l'amélioration de sa collecte et la chasse à l'évasion fiscale permettraient d'accroître la demande de riel, tout comme le paiement en riels des salaires du secteur privé et des ONG (non sans un adossement au dollar, afin de conserver le même pouvoir d'achat). Il faudrait également pérenniser l'approvisionnement en monnaie nationale auprès de gros redistributeurs potentiels, comme les agences de micro-finance, qui se trouvent souvent à court de riels. Il s'agit non pas de freiner ou de supprimer d'un coup l'usage du dollar, mais à l'inverse de favoriser progressivement l'usage du riel, à travers une action qui peut paraître limitée, mais dont la portée est large : un processus naturel de dédollarisation, certes plus lent, mais dont les effets sont sans doute au final plus bénéfiques.

À travers sa démonstration, Jayat Menon analyse de manière cohérente la situation économique dans laquelle se trouve actuellement le Cambodge, et ce que recouvre dans un tel contexte la dédollarisation. Si on peut arguer que son raisonnement développe peu la question d'une « cohabitation » monétaire (dans un cadre où le rapport dollar/riel se rééquilibrerait, par exemple), il semble toutefois solidement étayé.

Thomas JOUANNE

III. NOUVEAUX PAYS INDUSTRIALISÉS

Isabelle BEAULIEU, *L'État rentier : le cas de la Malaysia*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, 278 p.

Le présent ouvrage pourrait annoncer un renouveau des études d'économie politique relatives à la Malaysia, marquées sur la dernière décennie par les travaux de B.N. Ghosh et Muhammad Syukri Salleh¹⁹ (1999), Colin Barlow²⁰ (2001) – dans l'attente de la publication des recherches d'Azlan Tajuddin (2012)²¹. Il reste que dans un paysage scientifique déjà fort mince en langue anglaise – pourquoi s'intéresser aux économies les mieux loties des pays dits 'en développement' ? – les Francophones brillaient par leur absence avant la publication de la thèse d'Isabelle Beaulieu²². Docteur en sciences politiques, cette dernière est chargée de recherches en études asiatiques à l'Université de Montréal, où elle enseigne depuis 2001.

Le plan adopté est de type chronologique. Depuis l'indépendance, l'appareil de l'UNMO (United Malay National Organisation) contrôle la Malaysia par l'entremise du front national, le *Barisan*, qui lui adjoint deux autres partis ethniques modérés, la Malaysian Chinese Association (MCA) et le Malaysian Indian Congress (MIC). La position de thèse de l'ouvrage est que l'UMNO a pu à la fois conserver le pouvoir, enrichir très largement les dirigeants et respecter pour partie les apparences de la démocratie grâce à des rentrées fiscales dérivées de l'exploitation de ressources naturelles (étain et caoutchouc en début de période ; huile de palme ; hydrocarbures surtout, aujourd'hui) et de la taxation, au demeurant non dissuasive, des entreprises étrangères. De la sorte, l'État a pu, sans imposer trop lourdement la population, financer les infrastructures du développement, les services publics et l'éducation au profit du plus grand nombre et, aidé par la croissance économique, constituer une classe possédante malaise sans freiner le dynamisme des Chinois.

¹⁹ GHOSH, B.N. & SALLEH, Muhammad Syukri, eds., *Political economy of development in Malaysia*, Kuala Lumpur, Utusan Publications, 1999, x, 262 p.

²⁰ BARLOW, Colin, ed., *Modern Malaysia in the global economy : political and social change into the 21st century*, Northampton, Edward Elgar, 2001, 244 p.

²¹ *Malaysia in the world economy, 1824-2011: capitalism, ethnic divisions, and 'managed' democracy*, Lanham, Lexington Books, 2012, 288 p.

²² Sous réserve de la sortie de l'ouvrage d'Elsa Lafaye de Micheaux, annoncée par l'IRASEC.

Assez convaincante dans l'ensemble, la démonstration force cependant le trait en ne prenant pas en compte les droits indirects et les tarifs douaniers, qui frappent la consommation, dans les prélèvements pesant sur les personnes, alors que ceux-ci représentaient plus du tiers des ressources publiques au moment de l'indépendance et encore plus du quart aujourd'hui. De même ne peut-on tenir pour une rente le financement de l'État par l'Employees Provident Fund (EPF, caisse de retraite) à un taux inférieur au marché : il s'agit en fait d'un prélèvement, peu visible, sur les salariés et retraités. L'opacité des statistiques officielles, encouragée par l'autoritarisme et favorisant la corruption, ne permet au demeurant pas une analyse beaucoup plus fine (l'une des illustrations étant le secret maintenu sur les comptes du holding public Petronas²³).

Si les limites de l'État de droit et l'absolutisme du pouvoir des Premiers ministres sont bien décrits, ainsi que les contours du groupe financier que s'est constitué l'UMNO, le lecteur reste sur sa faim au sujet des résultats de la politique d'enrichissement des Malais (promotion de catégories nouvelles ou accumulation par les élites traditionnelles) ainsi que sur la place laissée aux minorités, même si Mme Beaulieu mentionne la prospérité, accrue malgré la NEP (*New Economic Policy*, instaurant une discrimination positive en faveur des Malais), des hommes d'affaires chinois en même temps que leur inquiétude pour l'avenir des écoles de leur communauté. La problématique, centrale en Malaysia, des rapports entre les communautés est esquissée plutôt qu'analysée.

Telle quelle, cette étude montre cependant bien que la disposition de ressources budgétaires ne pesant qu'en partie sur la population a été déterminante pour permettre le financement simultané du développement économique, de la construction d'infrastructures, de la promotion de la communauté malaise et d'une certaine protection sociale, le tout limitant l'ampleur des poussées de mécontentement et faisant accepter par la population les restrictions aux libertés ainsi que la corruption des dirigeants.

L'ouvrage d'Isabelle Beaulieu – dont le style est parfois un peu lourd – présente ainsi un tableau clair et précis de l'évolution de l'économie malaysienne. Il est à ce titre à recommander à un large lectorat, scientifique et professionnel.

Louis LE VERT

²³ *Petroliam Nasional Berhad*, fondé en 1974.